



A la recherche du temps perdu... dans les jardins du Centre Spirituel du Haumont à Mouvaux

« Le temps est le moyen qu'a trouvé la Nature pour que tout ne se passe pas au même moment. »
J. Wheeler.

En agissant pour la promotion de la création contemporaine dans la métropole lilloise, l'association aRtmateuR organise chaque année un parcours d'expositions d'arts visuels et sonores dans les jardins de lieux atypiques dont la singularité offre une résonance toute particulière tant au public appréhendant le site qu'aux œuvres données à voir et à entendre. C'est dans celui du Centre Spirituel du Haumont, à Mouvaux, que le visiteur est conduit, cette année, à porter son regard et à prêter l'oreille.

Dans ce havre de paix et de spiritualité, le public déambule au rythme de la musique sacrée interprétée tour à tour par l'ensemble belge *Viva Fiama* composé d'un clavecin, d'un violoncelliste et deux voix sopranos, par le célèbre violoncelliste **Nicolas Deletaille** et par le chœur d'une cinquantaine d'hommes de la *Lyre Halluinoise*. La balade est également ponctuée par la mise en espace d'un travail photographique de **Florine Lecuyer**, d'une installation audio-visuelle de **Jean-Louis Accttone** et d'une projection vidéo transférée sur DVD de **Nathalie Brevet** et d'**Hughes Rochette**.

La promenade, tel un voyage au cœur de la réflexion et de la création artistiques, nous amène à prendre conscience de l'écoulement du temps. Elle incite à la conservation du souvenir. Elle est, par là, une métaphore de la vie et de l'évolution de la société. Par ailleurs, une œuvre d'art, qu'elle soit simplement auditive, visuelle ou pluri-sensorielle, peut se définir comme une découverte, une incursion, une sorte d'interruption dans la logique temporelle qui peut déboucher sur un sentiment de révélation.

Des Jardins en Musique - tel est l'intitulé de cette promenade – théâtralise ainsi dans les espaces naturels du Haumont un ensemble artistique et acoustique dans la fragmentation ou la construction, le ralentissement ou l'accélération, la mélancolie ou la nostalgie. Optant pour la qualité plutôt que la quantité, l'exposition peut alors être perçue autour de deux grands axes de lecture liés à la notion même du temps : la mesure du temps et la durée.

Le temps est un concept qui permet d'évoquer l'évolution du monde : rien ne demeure ou ne se fige ; tout se transforme ou bouge. Les choses ont été, sont et seront. Et quand bien même l'artiste tente de fixer un état, un lieu, un moment par la représentation de cet état, de ce lieu et de ce moment, le temps agit et les différents signes représentés sont révélateurs de changements. La projection visuelle de **Nathalie Brevet** et d'**Hughes Rochette**, *Portrait d'un paysage* (2003), montrant un aspect industriel et contemporain de Venise témoigne des modifications que subissent les paysages. Telle une image arrêtée – la vidéo a été réalisée en plan-séquence -, nous ne percevons que l'alignement statique de pylônes électriques et autres balises sur l'eau. Loin du pittoresque et du charme dits éternels de Venise, les pylônes électriques constituent les « signes annonçant que nos villes changent de formes et nos pratiques de modes » (Brevet et Rochette).

Ainsi, **Brevet** et **Rochette** nous rappellent que les choses deviennent. Ce changement d'état s'inscrit dans le cours même du temps. En constatant la variation des éléments, nous prenons conscience qu'il existe un avant et un après. Si nous sommes capables de distinguer ce qui a été de ce qui advient, c'est que nous savons qu'il y a temps. Nous sommes alors en possession d'un moyen de mesurer le temps par le classement des événements dans un ordre logique et précis.



Nathalie Brevet & Hughes Rochette, *Portrait d'un paysage* (2003)

Le temps coule ainsi du passé au futur. Si nous voulons le mesurer, il nous faut donc de la mémoire. Mais qu'en est-il lorsque les événements dont on se souvient ne peuvent s'inscrire dans une progression ? Telle est la problématique que soulève l'installation *Deux Anges* de **Jean-Louis**

Accettone conçue pour cette exposition et présentée au détour d'un sentier. Matérialisée par un banc japonisant dont l'assise est une plaque de verre photoséographiée du ciel, l'œuvre donne à entendre au promeneur qui s'assoit une conversation poétique entre deux anges. Au-delà de l'interrogation sur le lieu, les dialogues bouleversent, dans leur contenu, la linéarité du temps. Les deux anges se remémorent des moments révolus qu'ils ne savent fixer distinctement sur un axe chronologique. Ces épisodes passés ne diffèrent en rien de ceux d'aujourd'hui. Ils semblent se répéter inexorablement. Les anges sont éternels, c'est-à-dire que le temps ne les altère pas.

Bien que le temps n'ait pas de prise sur eux, les anges se rassurent dans l'évocation du passé qu'il rattache au présent : « avant c'était bien comme aujourd'hui », confessent-ils tout en voulant se donner la main. Ils avouent être toujours « heureux, la tête pleine de myrtilles, la bouche pleine de baisers » sur la terre comme au ciel. En fait, les anges n'ignorent pas qu'en l'absence de mesure du temps, la mémoire est vacillante. Le nombre limité de souvenirs (chaque dialogue ne dure qu'une à deux minutes) et leur répétition (il n'y a que sept dialogues à écouter) facilitent l'apprentissage, et définit, par conséquent, leur mémoire.

Le sentiment de plénitude qui se dégage de leur conversation s'accompagne d'un sentiment de contemplation. Hors du temps tel que nous le définissons, libérés de l'urgence de l'instant parce qu'éternels, les anges peuvent contempler la condition humaine de loin, de très haut dans le ciel. Mais n'est-ce pas le propre de la tragédie que d'observer le malheur des civilisations dans un mouvement de recul par rapport au temps ?

Le temps, avons-nous dit, suppose le changement. Or, les anges de **Jean-Louis Accettone** batifolant dans le ciel ont toujours existé ; ils ne sont jamais nés et sont atemporels. A l'opposé, les hommes ne demeurent jamais les mêmes. Ils apparaissent pour disparaître. Désirant atteindre la permanence, ils finissent par sombrer dans l'oubli. En ce sens, ils sont éphémères. C'est précisément cette absence de consistance que nous retrouvons dans certaines photographies de **Florine Lecuyer**. Plutôt que d'y voir des êtres permanents, nous découvrons des silhouettes fugaces, de véritables spectres. Abordant le thème de l'attente, **Lecuyer** photographie ses propres mises en scène qu'elle superpose à l'intérieur d'une même image. Il ne faut donc pas seulement y voir deux ou trois corps indéfinis dans un cadre spatial minimaliste mais aussi deux ou trois moments distincts dans un certain laps de temps.

A l'instar de la vidéo, la photographie est un médium qui s'appuie sur l'écoulement du temps. Mais contrairement au travail de **Brevet** et **Rochette**, il s'agit, pour **Florine Lecuyer**, de représenter l'instant infiniment bref et pur afin de construire de l'éternité. Puisque la mort est l'oubli et que notre vie passée n'existe que si nous nous la rappelons, il apparaît possible au travers de la photographie de n'être toujours que ce que nous avons été à un moment donné. **Lecuyer** aime aussi à rappeler que la situation d'attente dans laquelle elle se place est indissociable de l'imprégnation du lieu dans lequel elle se trouve ; mieux encore en voulant donner réalité à un être – même si celui-ci se réduit à la représentation de sa main, de son pied ou encore d'une forme floue –, elle est amenée à confondre l'espace et le temps. Einstein n'a-t-il d'ailleurs pas unifié, dans sa théorie de la relativité, ces deux notions pour introduire une nouvelle harmonie ?

Vouloir quantifier le temps, c'est lui associer un nombre. La façon la plus simple de mesurer le temps, consiste à compter. Lorsque nous évoquons les secondes, les minutes, les heures, les journées, les mois, les saisons et les années, nous divisons et subdivisons en unités la notion du

temps. Ce découpage mathématique est nécessaire pour établir une progression temporelle et nous situer dans le temps. Avec la musique, la mesure du temps est inhérente. La **musique** est un art qui s'inscrit dans l'évolution temporelle. Le solfège propose un découpage rigoureux du temps. Les notes caractérisent des sons par leur forme et leur place sur la portée ; les sons suivent une mesure qui n'est autre que la division de la durée musicale, formant une base sensible pour le rythme. Ces mesures musicales établissent enfin des temps forts et des temps faibles.

De la mesure du temps découle le mouvement. En musique, le mouvement correspond au degré de rapidité que l'on donne à la mesure, conformément aux intentions du compositeur. Le mouvement d'un morceau est ainsi défini par la durée d'une note battue un nombre déterminé de fois par minute. Se pose alors le paradoxe de la dimension temporelle, autrement dit, le problème de la variabilité du temps. Si nous affirmions précédemment que les éléments sont toujours autres dans le temps, le temps lui-même l'est également. Sinon, pourquoi une musique nous paraîtrait-elle plus ou moins longue ? Cela dépend bien évidemment de l'intérêt qu'elle suscite ou de l'ennui qu'elle dégage. Mais c'est principalement de la manière dont les instrumentistes la jouent.

Les philosophes distinguent clairement le « temps objectif » dont l'unité internationale officielle est la seconde et ses multiples, du « temps subjectif » qui correspond au temps vécu différemment selon nos circonstances et nos émotions. La musique baroque en général qu'interprète l'ensemble **Viva Fiamma** et celle de Bach en particulier exécutée par **Nicolas Deletaille**, durent souvent longtemps en minutes mais ne sont pas ressenties comme tel pour celui qui les écoute, tant leur ligne mélodique est tumultueuse et dynamique.

A cela s'ajoute la notion du temps qu'a chaque compositeur en fonction de son tempérament, son époque et son cadre de vie. La liturgie orthodoxe russe interprétée par la **Lyre halluinoise** et les morceaux de Monteverdi, de Schutz, de Torrejon y Velasco ou de Couperin joués par **Viva Fiamma** ne peuvent avoir le même impact sur tous les auditeurs puisque les exécutants doivent sentir et faire ressentir l'intention de l'auteur et le mouvement plus ou moins soutenu caractéristique du style musical.

C'est justement ce foisonnement auditif de la musique baroque que **Florine Lecuyer** tente de traduire à travers la photographie. Parmi la douzaine d'images sélectionnées par l'artiste et accrochées dans les arbres, jalonnant ainsi les jardins du Centre Spirituel du Haumont tel un parcours, nous retenons surtout l'idée d'une réécriture plastique de la relation entre le lieu d'exposition et les interprètes. La saturation et la vivacité des couleurs, la superposition et le flouté des corps ou fragments de corps représentés, la torsion anatomique qui naît du cadrage et de la prise de vue non conventionnels de la photographe rendent au mieux le mouvement plus ou moins accéléré et la surenchère de voix propres à la musique baroque.

L'accélération du mouvement en musique qui correspond à un temps plus court, tout comme le ralentissement du mouvement s'assimile à un temps plus long, trouvent leur équivalent dans la photographie de **Lecuyer** à travers le rapport établi entre la position spatiale du corps et le degré d'attente, tant du modèle que de la photographe elle-même.



Florine Lecuyer, Red Rythm (2006)

D'un point de vue plus général, la photographie - art de l'instantané -, n'est pas forcément une image immobile du mouvement. Elle n'est pas hors de tout mouvement et de toute durée puisque, si bref soit l'instant de pose, une durée, qui se veut la trace d'une relation entre le corps et la conscience du visible, s'y inscrit. Aussi, faut-il plutôt envisager l'image photographique comme la recomposition, dans l'instant, d'une certaine expérience de la durée et comme la transposition de tensions entre plusieurs durées que sont les instants décisifs, les occasions fécondes ou les révélations. Outre, la mise en configuration de durées diverses, rappelons enfin que l'opération photographique distingue deux temps correspondant à la phase d'enregistrement et à la phase de la révélation.

La durée est multiple et diverse. Elle se dilate ou se dissout. Les deux anges de l'installation éponyme de **Jean-Louis Accettone** s'amusent, en quelque sorte, à éparpiller et à resserrer la durée par l'évocation de sensations et la production d'impressions chez l'auditeur. Le réveil d'émotions liées à un univers bucolique, la qualité singulière des voix ainsi que le changement de tonalité tendent à diviser ou à intensifier la durée.

En ce sens, - et cela paraît paradoxal -, les deux anges tentent de se soustraire du monde de la durée que l'on connaît sous l'aspect d'éternité. Plutôt que de rappeler simplement des faits éternels, les anges se complaisent à mentionner les différentes formes de mesure qu'inflige le temps à l'éternité. La durée qu'ils expriment peut alors se définir comme une succession de moments accidentels. S'ils reconnaissent avoir « bien le temps », ils affirment aussi être « des anges plus qu'hier et moins que demain ». La confusion entre le temps et la durée s'explique ici par le besoin qu'éprouvent les deux anges d'introduire des formes temporelles dans leur vie affective.



Jean-Louis Accettone, photographie de l'installation du banc

Dans leur vidéo, *Portrait d'un paysage*, **Nathalie Brevet** et **Hughes Rochette** envisagent également conjointement le temps et la durée. Habituellement, lorsqu'un film est projeté, l'ordre des événements y est conservé, mais pas la durée. Or, ici la réalisation en plan-séquence permet la coexistence des deux notions. Le temps donné à voir se mesure à la durée de la projection et vice-versa : douze minutes et treize secondes exactement.

L'image qui nous semble arrêtée, ne l'est pas en réalité. Le temps s'écoule de façon à donner aux spectateurs quelques indices sur le paysage en question. Progressivement, de légers mouvements apparaissent : un bateau passe au premier plan. Le son participe aussi à la découverte du site : des voix d'enfants, des tintements de cloches d'églises... C'est la Giudecca, île industrielle et populaire à la périphérie de Venise, qui se manifeste.

Dans cette mise en suspens de la perception, nous distinguons une vision spatiale qui passe le long d'un événement (le projet urbanistique vénitien) et une vision temporelle qui s'y enfonce, si lente nous paraît-elle. La représentation linéaire du temps, que nous avons mentionnée plus haut, s'effectue ici sous l'angle d'une durée non subjective de l'action. C'est pourquoi, la vidéo de **Brevet** et **Rochette**, contrairement aux photographies de **Florine Lecuyer** qui sont des images du temps, peut être perçue comme une image dans le temps.

En prenant comme support la notion du temps, nous avons pu mettre en rapport deux interrogations qui nous paraissent essentielles non seulement pour lire le travail de chaque exposant mais aussi pour confronter des œuvres dont les problématiques et les techniques diffèrent : Comment l'art peut-il symboliser l'écoulement du temps et les degrés du comptage ? Comment nous, spectateurs, nous immergeons dans ce flux temporel et le vivons ?

Ces questionnements nous amènent à un constat contradictoire : le temps implique à la fois le changement et la permanence. La promenade dans les jardins du Centre Spirituel du Haumont à Mouvaux, jalonnée d'installations et rythmée par des concerts de musique sacrée, entretient elle-même une ambiguïté. Certains événements se déroulent simultanément alors que d'autres se suivent

à la chaîne, sur le chemin du temps.

De tout cela, nous retiendrons probablement que le temps, si difficile à imaginer, est un terme confus sur lequel artistes, philosophes et scientifiques ne finiront jamais de débattre. Et quand bien même nous souhaiterions le définir, les mots nous font défaut et nous ramènent toujours au concept du temps lui-même. Il suffit d'ailleurs de prendre pour exemple cette expression commune « laisser le temps au temps ». C'est aussi parce que « le temps passe trop vite » que nous « prendrons le temps » aujourd'hui de regarder et d'écouter des œuvres nous parler d'hier et de demain.

M. GRABARCZYK

Mai 2006.